

Sans Frontière

18 Novembre 1980 1F.50

Vous avez entre les mains quatre pages faits pour vous par l'équipe du journal *Sans Frontière*. De préférence à une longue présentation de tout ce que nous avons fait et ce que nous voudrions faire avec *Sans Frontière Hebdo*, nous avons établi un choix quelque peu arbitraire de lettres et d'articles parus dans nos précédentes éditions.

Choix nécessairement limité, il n'en ressort pas moins l'urgence d'un organe d'expression, d'information, et de débat sur et pour les millions d'immigrés qui vivent en Europe, et pour tous ceux qui se sentent interpellés par le sort qui leur est fait, les ghettos où on veut les confiner, et les pays d'où ils viennent.

Nous avons sorti 25 numéros, dont sept numéros mensuels et seize bimensuels. A partir du vendredi 28 novembre 1980, nous voulons que *Sans Frontière* soit dans les kiosques toutes les semaines.

Nous savons que cela est possible et essentiellement en raison de deux choses :

- la volonté de l'équipe — bénévole à ce jour — venant d'horizons et de pays divers et

- votre soutien, votre contribution à ce projet.

Seuls les abonnements nous ont permis de tenir jusqu'ici, et de payer tous les frais — autres que les salaires — nécessaires à la sortie du journal.

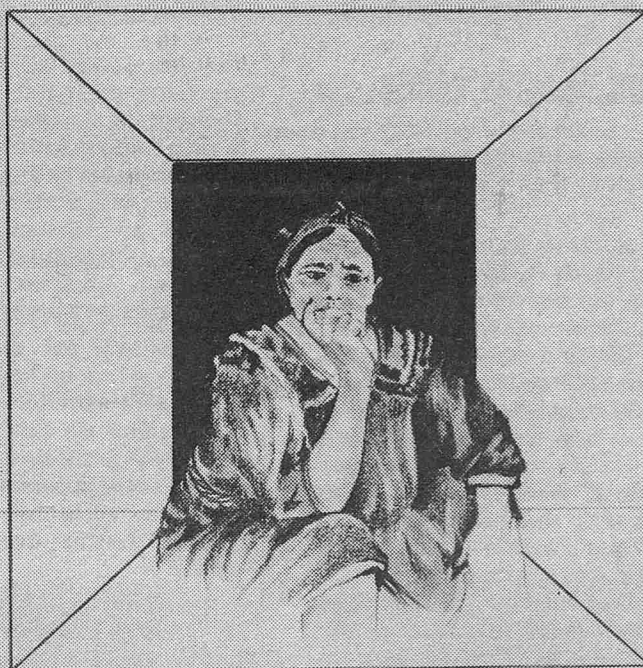
Nous comptons absolument sur votre soutien.

La rédaction

Dès le 28 novembre

Sans Frontière

Hebdo!



chez votre marchand de journaux

L'ESPOIR SANS FRONTIÈRE

jamais...

Un jour... hebdo !

Sans Frontière, Je t'ai découvert bien longtemps, c'était un jour devant les portes de Beaubourg. Alors que tu étais vendu par des bénévoles. Maintenant, c'est autre chose, tu es diffusé par les messageries. Et tout cela te demande d'avoir les reins solides. Bien sûr, j'ai assisté à création de journaux à Rennes parlant des problèmes des immigrés : ils sont morts, ils se sont donnés tant de mal pour nous défendre, pour nous venir en aide. Aujourd'hui *Sans Frontière* a bien écarté de son chemin « des douaniers » avec des prises de position, en parlant des problèmes que nous vivons quotidiennement, ainsi que les lois qui nous échappent, en passant par la rubrique « annonces », rien n'est négligé. De tout mon cœur, je te souhaite une longue vie en espérant qu'un jour tu deviendras hebdo. Avec mon profond soutien.

Ahmed Khouzaima

Liberté

Oui, un cas, encore et encore, oui, sœur, il te semblera te reconnaître, peut-être auras-tu moins froid...

Donc, je me replace, deux ans, presque, en arrière, un petit saut assez vertigineux.

J'ai 18 ans, depuis cinq ans le mot « liberté » me colle à la peau. mes yeux « paradisent », mes oreilles essayent de se calfeutrer, pas « penser » à l'ambiance familiale, pas « entendre » les cris de papa qui résonnent si fort qu'ils me font mal, dans son café-épicerie, à côté de tout le monde, encore maintenant, des fois ça remonte à la tête, au cœur, j'ai peur...

A 18 ans, je me tire, encore une, penseront les assistantes sociales. Pas majeure pour la loi algérienne (c'est 19 ans, c'est elle que je dois suivre). Mon papa va voir les flics, pour eux, ils sont pas bien informés, (tant mieux !), je suis majeure. Papa pense n'avoir aucun recours, il arrête là ses recherches. Il aura pourtant gueulé à l'école, les traitant de kidnappers, etc... et j'en passe... Moi, j'avais très peur, « très beaucoup », du « téléphone arabe »...

Aujourd'hui, presque déjà, j'ai 20 ans, tout juste, avec tout ce que ça suppose de difficultés que j'ai dû combattre, de peurs enfantines, chemin marrant, avec du recul, « caillouteux », j'ai pas oublié, des fois ça a été dure, mais j'ai tenu bon, je regrette rien du tout, mes boulots de bonne (employée de maison, ça fait mieux !), vendeuse, manutentionnaire...

Je me suis remise avec maman, c'est bon, ça fait chaud au cœur, elle a souffert, pris un sacré coup de fatigue, de vieux, là, j'ai mal, je l'ai

vue pour la première fois il y a quinze jours, elle est venue chez moi, avec mes deux frères (14 et 16 ans), bien sûr, papa ne le sait pas... Maintenant qu'elle m'a vue, elle est partie tranquille en Algérie en vacances, elle est moins malade...

Papa, t'es dur, tu désires que je vienne te voir, moi aussi, je t'ai montré le côté officiel de la chose, assistance sociale algérienne, pour te faire comprendre que, oui, j'irai te voir, mais je refuse de revivre chez toi, tu as 65 ans, tu feras des efforts un moment, et tu recommenceras, mes deux sœurs, plus jeunes (Un an et quatre ans de moins que moi), m'en disent, tu sais, tu as un peu changé, c'est un peu mieux pour elles, pour leurs conceptions de « Vivre », mais jamais tu n'accepteras ma « VIE », mon indépendance, ma liberté, oui, j'irais te voir, je voudrais que toi et moi, ça soit bien, m'accepteras-tu ??? Je nous le souhaite... Aicha

Dès le 28 novembre

Offrez *Sans Frontière*

chaque semaine à vos amis

J'ai perdu ma voix dans quatre millions d'histoires, quatre millions d'espoirs assassinés, quatre millions d'avenirs incertains

Je voudrais...

Je voudrais, dans mon voyage infini, rencontrer des gens sympathiques.

Parfois, toute la journée, écouter avec des amis, de la musique et connaître cette sensation de gaieté, de puissance, de bien-être qui proviennent de l'héroïne sans pour cela, aboutir à la délinquance juvénile, à la débauche sexuelle, à la prostitution, devenir une droguée, non, pas jusque là. Mais la connaître par quelques instants, quelques secondes seulement, pour me redonner le moral, savoir que j'existe aussi, parmi ces gens qui nous entourent et nous écrasent. Quelquefois, je voudrais être solitaire, rester là, accroupie sur le sol, inclinant ma tête sur le mur, un radio-cassette à ma droite et en face une moto, ma moto, une six cent cinquante bleue, un bleu d'un ciel libre. Elle aurait sur son réservoir, une représentation blanche que j'aurais dessinée, un visage doux, fin, agréable à regarder. Et dans mon coin, je regarderais les gens qui passeraient devant moi. Je les admirerais, les contemplerai. Mais, je m'apercevrais très vite qu'ils sont tous les mêmes, les mêmes les uns que les autres.

Je voudrais aimer les hommes, mais quelque chose en moi me l'interdit ; peut-être est-ce moi-même ? Je me dis qu'ils sont tous identiques idiots, faibles d'esprit. Je voudrais cesser de rencontrer des hommes de niveau équivalent.

Je voudrais que les hommes nous comprennent, soient différents des autres. Qu'ils ne me disent pas « je

t'aime » lancé au hasard, pour un moment, pour une nuit, mais qu'ils sachent ce que veut dire aimer dans le vrai sens du mot, qu'ils souffrent comme nous qui souffrons lorsque nous aimons un homme qui ne nous écoute pas, il est là, toujours présent, pour le plaisir de nous regarder, de nous toucher. Nous sommes pour eux des objets amusants.

Mais cela est vraiment impossible. Ce n'est qu'un rêve. Pour avoir notre entière liberté pour satisfaire notre désir de rencontrer des gens nouveaux pour pouvoir faire la différence entre les hommes, il faut lutter. Oui, vous me direz comment lutter ? Lutter contre qui, contre quoi ?

A vrai dire, je n'en sais trop rien. Je voudrais sincèrement aider les gens, savoir comment lutter. Je voudrais être une fée pour transformer en un coup de baguette magique, ce monde où nous vivons en un monde libre, sans frontière, des gens accueillants et aimables, des hommes intelligents, sensibles et compréhensifs.

Taous Carina, 15 ans

Espoir petite sœur

Réponse à la lettre de Taous Carina (15 ans) dans le numéro du 4 décembre :

— J'ai lu ta lettre, petite sœur, Et je voudrais te crier avant tout Courage, tiens bon !

J'ai vingt et un hivers vingt et un combats Et aujourd'hui

Le numéro 02, que j'ai reçu il y a deux jours, est décisif. Plus que le 01 qui était une présentation du projet et de nos espoirs, le numéro 02 s'engage véritablement dans le « combat ».

Je suis heureux de constater l'éveil que produit « *Sans Frontières* » parmi ceux qui, jusqu'à présent se taisaient ou s'ignoraient. Des gens parlent d'eux, avec leurs mots, leur esprit, leur révolte et ça, c'est bien. Il faut continuer ce dialogue à tout prix.

Tant de choses dites sont belles dans ce numéro. M'ont touché, en particulier « Les enfants de la nuit » de Mohamed Ramdani et « Vivre à Toulon » de Maria.

Bien aussi la dernière page qui était nécessaire. Et puisque vous y parlez de l'avenir de « *Sans Frontières* », j'aimerais dire ceci : « *Ne devenez jamais le journal d'une élite, d'une équipe de rédaction qui tient les manettes et délivre l'information selon son bon vouloir, que le lecteur remette sans cesse en cause son hebdomadaire et soit le moteur de son action* ».

Amitiés.

Jean Felix

Je peux t'assurer Qu'il y a un homme quelque part, Pour te prouver que l'amour existe...

Petite sœur, tiens bon ! J'ai attendu vingt et un hivers Pendant lesquels j'ai pleuré Toutes les larmes de mon cœur.

Pour découvrir Celui qui me fait merveilleusement sourire Aujourd'hui.

Un amour merveilleux A la peau brune Et aux cheveux crépus.

Un homme du Nord de l'Afrique Mois qui suis du cœur de la France Courage, petite sœur, Un jour, bientôt Crois-moi

Le soleil réveille Sans avoir recours A une potion magique Telle que la drogue.

Méfie-toi, petite sœur, Prends garde à ton corps A ton cœur Arme-toi de courage et Ecris-moi si je peux t'être utile.

Michèle, 20 ans

C'est avec l'espoir qu'incarne votre (notre) journal, espoir de dire parmi ceux qui vivent l'immigration de l'intérieur ou de l'extérieur, que je vous salue ainsi que toutes les participantes et tous les participants à cette éclosion de la parole qui n'a pour pays que sa propre gestation physique et morale et non topographique.

Aussi, ne pourrais-je que vous féliciter de ce lien unificateur de la parole de l'homme en argus, l'homme d'occasion : l'immigré.

MINEURS A VENDRE

Récemment les mineurs marocains obtenaient, après une grève générale, le statut de mineur qui leur était refusé par M. Stoléro et la direction des H.B.L. Plusieurs mois avant ce conflit, *Sans Frontière* publiait un récit sur les conditions de leur recrutement. Nous vous en présentons ici un extrait.

Allez, allez, courez mes jambes ! Courez pour l'amour de Dieu pour qu'à chaque pas je puisse m'éloigner encore de cette misère. Courez, tenez bon mes jambes afin que je ne reste pas berger dans cette ro-caille calcinée. Courez mes pieds pour que si on arrive à temps, je puisse vous glisser dans des chaussures toutes brillantes, pour que plus jamais vous n'ayez à vous user derrière ces coriaces de chèvres sèches et avaries comme l'arganier au tronc rouillé qu'elles mènent indéfiniment sans se nourrir.

Vite, vite mes genoux, car Mora est là. Mora est là, Seigneur des Seigneurs ! L'Occasion de ma vie ! Oh madame la Chance jetez-moi un regard, rien qu'un regard et seulement aujourd'hui puisque Mora est arrivé.

C'est ce que disait Larbi Mez-lout et les centaines de Abdellah, de Brahim, de Hassan et d'Ahmed qui cette nuit-là, se levèrent si tôt, si tôt que les hyènes et les porcs-épics furent surpris par tant de passants nocturnes. La montagne four-milla de pas fugitifs, les sentiers, les figuiers fantomatiques et les vallées crépitaient

sous les piétonnements de mille plantes de pieds qui faisaient se redresser les renards apeurés. Mille traversants essouffés de la pénombre lunaire tous obsédés par une seule idée : Mora me prendra au lever du soleil, oh non, il ne me prendra pas...

Les sobres hameaux d'argile usée étaient déjà vidés de leurs bras valides quand les premiers rayons du four solaire commencèrent à réchauffer les vipères. Depuis l'aube, tous les coureurs de la nuit étaient à destination, moitié assoupis par le sommeil manqué et moitié dispos par l'effort nécessaire à afficher afin de montrer à Mora leurs fraîcheur de travail-leurs infatigables.

Un immense amas de bras de fer aux couleuvres de la poussière, un chaos de visages exaltés par l'espoir et l'enjeu se bousculaient dans un vacarme inouï. Pousse, pousse donc... Essaie d'avancer encore d'un pas... Nom de merde, écarter ce teigneux qui essaie de s'infiltrer... Aie mon bras...

Le Bureau Provincial de la Tribu, point et « C'est là qu'on se verra » comme avait dit Mora, était assailli par les volontaires suants, suffoquants et gémissants jusqu'au dernier souffle pour gagner encore et encore un pas en avant, sous les impitoyables rayons de notre Soleil Bien-Aimé qui plante ses aiguilles dans les crânes non protégés.

Et Mora ?... Et Mora ? C'est lui... Non, c'est pas lui, celui-là ce n'est que le fonctionnaire de l'Etat Civil. Et Mora ?

Ce n'est que peu avant l'heure où les intestins commencent à se tortiller pour rappeler le repas, que dans un nuage de poussière apparut une jeep tout-terrain de l'autre côté de la barrière de sécurité, constitué par un alignement parfait

de plus de cinquante gardes mobiles nets et secs comme un gourdin.

Morand Lescreau, dit Mora, mit solennellement pied à terre escorté par quelques commis et par un inquiet berger allemand, prunelles veillantes comme Satan. C'est lui, c'est lui ! Morand dépoussiéra son pantalon blanc, essuya ses lunettes et s'installa derrière une petite table en plein-air, protégé des méfaits solaires par un énorme parapluie. Il se moucha soigneusement puis ordonna le début de l'opération de recrutement. Mais faites-moi d'abord reculer cette ruée...

Les centaines de candidats dans une abnégation glaciale se hissèrent un à un sur la balance de leur destinée, matériel inséparable de Moran Lescreau. Ils se laissèrent tous peser, le cœur hagard et éperdu d'espoir.

Le Chétif manipulateur de la balance manœuvrait comme un forçat en criant inlassablement et au rythme de l'indicateur : « 69 kg... descends... 42 KG... descends... », pendant que Morand, transpirant sous la température, répliquait de ses joues ruisselantes : oui, ça va, avance ; non, va-t-en... non, trop maigre... oui, avance... en évaluant à l'œil aussi la capacité musculaire des recrutés torse nus. Les admis en poids, incrédules au succès de leur physique, se présentaient ensuite pour le relevé de la taille pour que, de nouveau, Morand puisse se prononcer... Non, va-t-en, trop petit... oui, viens ici...

Quand la chair et le squelette gagnaient l'estime des appareils de mesure, le buste fortuné se présentait enfin à Mora afin que celui-ci puisse y imprégner son sceau hexagonal inimitable : Pas-de-Calais, Dunkerque, Belfort... sous réserve de visite médicale détaillée. Ali

Lettre à mon frère arabe

Ton éducation t'a donné ce qui est fort et brillant. Tout ce qui est amour et voyant jusqu'à ton sexe que tu peux promener à l'air pur de la mer.

A moi, on m'a dit, cache ta honte. Il faut que l'on ne voit rien apparaître. Ecrase-toi et surtout ne manifeste aucun sentiment.

Mais frère arabe, suis-moi. Au fond de mon abîme, j'ai appris à discerner la vérité, les belles choses.

Aujourd'hui tu as peur que je ne te dépasse par mes intuitions, par mes jugements, par mon évolution plus rapide que la tienne. Ne crains rien même si je te dépasse, je n'en laisse rien apparaître, pour ton amour-propre, pour ta fierté.

Frère arabe, suis-moi, tu es à la traîne. Je veux simplement que tu laisses tomber ton masque, que tu apprennes à vivre à mes côtés, à exprimer tes sentiments avec humilité, à t'enrichir avec moi.

Frère arabe, permet-moi de t'exprimer mes sentiments, de te dire je t'aime. Ta supériorité, je n'en veux point, je veux une lutte commune, pour une vie meilleure.

Dalila

Dès
le 28 novembre
Sans Frontière
chaque semaine
dans les kiosques,
les gares
et les bibliothèques,
les métros,
les R.E.R.
et les aéroports.

JEUNES

Les enfants de la nuit

Quand la terre dénudée et sèche se transforme en une poussière que le moindre souffle emporte, quand le printemps prodigue oublie ses nuages, quand le soleil impose son ardente tyrannie et soumet la nature toute entière à son règne d'enfer, l'arbre meurtri plonge ses racines plus profondes encore, dans un ultime et désolatoire combat avant de s'étioler et dépérir. C'est alors que le Temps, invisible témoin de drame, sort de sa réserve le défunt de l'épais linceul de l'oubli. La tragédie de l'arbre blessé ressemble étrangement à la nôtre. Les sociologues nous appellent — faute de mieux ? — les immigrés de la deuxième génération.

Etrangers en France et dans notre pays, autant dire les enfants de la nuit. Nous ne ressemblons plus à nos pères, nos pères qui bitument les routes, construisent les poubelles. Résignés et supportant le maktoub quotidien, nos parents gardent l'espoir mythique d'un retour triomphal au bled.

Là-bas, le lopin de terre et la demeure paisible, fruits tardifs et amers d'une vie de labeurs et de privations, clameraient bien quant à la revanche sur le destin. Castrant le rêve des parents et refusant d'en payer le tribut, les enfants de la nuit s'installent dans la décrépitude de l'arbre. Accouchés par l'histoire et aussitôt reniés par elle, nous crions à la face du monde : « Qui sommes-nous ? ». Privés de la mémoire collective de nos ancêtres, nous n'arrivons plus à nous situer par rapport à une réalité qui nous bouscule. Sur les bancs de l'école, le maître nous inculque la supériorité de l'occident, son histoire, ses valeurs, ses héros et sa force. Une école

qui sanctionne massivement notre « inculture » et notre inadaptation sociale. Les plus chanceux d'entre nous, un précieux C.A.P. en poche, iront grossir les bataillons de chômeurs qui, chaque semaine, prennent d'assaut de désolés châteaux qu'on appelle pudiquement « Agence Nationale pour l'Emploi ». Les fortes têtes, ceux qui n'admettent pas la normalité des choses, le chômage, le racisme et l'indifférence, ceux qui refusent d'être transformés en bêtes de somme du Capital, troublent l'ordre public et la tranquillité des honnêtes citoyens français eh bien ceux-là, monsieur, s'exposent d'eux-mêmes aux rigueurs de la loi, par le simple fait d'exister.

Les autres, tous les autres, l'ennui et l'alcool aidant, prennent doucement le sentier de la délinquance où s'engagent dans le tunnel ténébreux de la folie. A la maison, le père et la mère continuent leur sempiternel monologue sur le bled, vantant ses vertus et taisant ses misères. Un monologue en arabe, un arabe singulièrement appauvri par l'exil mais que déjà certains d'entre nous ne comprennent plus. Lorsque la langue elle-même se meurt, qu'advient-il de la culture qu'elle véhicule ? Otages d'un vécu miné par les contradictions, déchirés entre deux cultures qui cohabitent difficilement ensemble, incapables de choisir leur route, les enfants de la nuit sont cependant habités par une révolte sourde et diffuse. Pareille à la force d'un torrent qu'on croit dompté par les digues cette révolte est porteuse d'avenir. Un avenir que Dieu seul et monsieur Stoléro connaissent...

Mohamed Ramdani

Suspects, mon père, mon fils, Muettes ma fille, ma mère, Féroce mon exploitation Insalubre est ma maison J'ai quitté mon pays

VIE

Les fautes de français de mon père

Mon père me répétait tous les jours qu'il fallait que j'étudie, que je ne fasse pas de fautes d'orthographe, que mon français soit parfait. Je l'ai écouté, mais sans bien le comprendre pendant longtemps. Je me disais, comment cet homme qui a passé presque toute sa vie en France et qui de plus me conseillait de cette façon n'arrivait pas à parler un meilleur français. Un français plus français. L'explication facile, il me la donnait lui-même : « Je n'ai pas été bien longtemps à l'école, j'ai dû travailler très vite ». En y réfléchissant, je pense que cette raison en cachait une autre. Qu'est-ce que cela signifie pour lui d'apprendre le français ? D'abord avoir une bonne place, gagner correctement sa vie. Mais aussi il fallait, à l'époque, (maintenant ?), pour parler

le français, se sentir Français, devenir Français et faire violence à l'Arabe qu'il était. Pour cette génération d'hommes (pour nous) le bilinguisme était un bilinguisme forcé. Il y avait l'arabe ou le kabyle qui était la langue naturelle et le français. Je pense que le rapport n'est pas seulement d'ordre intellectuel. Il est surtout d'ordre affectif et pour beaucoup d'Arabes contraints de vivre en France, où aucune place n'est faite à leur culture. Ne pas parler bien le français est une forme de dignité. Un refus plus qu'une carence intellectuelle comme on le dit trop souvent. Aussi mon père qui savait bien se débrouiller, donnait à son français un peu d'air en cassant quelques règles, pour que l'Arabe respire.

K. Hamoud



(Photo DR)

Copernic, Marseille

Ou l'urgence de l'anti-racisme

Entre le 28 septembre et ce 28 octobre, trois événements ont marqué à des niveaux divers. Faut-il rappeler l'actualité : l'odieux attentat de la rue Copernic, la déclaration pour le moins xénophobe de M. Stoléru (de surcroît illégale comme le rappelle GISTI) et enfin l'assassinat du jeune Maghrébin de Marseille.

Face à cette escalade d'indignité, d'intolérance et de lâcheté, nous choisissons notre camp, et votons à notre manière, avec ce journal, avec nos écrits et les vôtres, même si ce droit — précaire depuis longtemps — l'est encore un peu plus depuis l'expulsion de Simon Malley, kidnappé aussi en ce triste mois d'octobre.

Or que ressort-il de ces divers témoignages, cris du cœur et interrogations recueillies à Paris, en Lorraine comme à Marseille ?

Que disent ces contributions faites par des gens de diverses nationalités, que nous avons dû parfois raccourcir, comprimer, pour les faire tenir dans ces seize pages ?

Un aveuglement officiel indigne

Il apparaît tout d'abord que ces trois événements sont non seulement rapprochés dans le temps mais absolument liés, et d'abord au niveau de la responsabilité officielle. Celle d'un gouvernement qui refuse obstinément de voir les réalités en face, le mal qui ronge depuis longtemps cette société et qui s'en tient à un discours mythique, à une vision complètement irréaliste de ce pays, qu'il est censé gouverner, donc connaître.

La ratonnade banalisée, le contrôle d'identité sélectif légalisé dans les couloirs du métro avant de l'être par le législateur, les meurtres, les bombes, et enfin cette interminable série de petites inscriptions racistes des petits « attentats » quotidiens que sont l'insulte, la vexation, le refus de louer à un métèque ou de lui servir un simple café, autant de faits que les autorités s'obstinent à ignorer, à nier, quitte à orienter notre regard du côté de Moscou ou de Tripoli lorsque l'affaire ne peut être dérobée à la « Une » des médias.

On? aurait pu espérer qu'à la suite de l'émotion quasi magique qui a suivi l'attentat de Copernic, cet aveuglement officiel était quelque peu ébranlé.

Or il n'en est rien et il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter M. Barre déclarer à Tunis le samedi 25 octobre « qu'il n'y avait pas en France de montée du néo-nazisme ou de l'antisémitisme ».

Face à nos appels, nos revendications, à nos témoignages, on oppose un mépris serein. Méprisés depuis toujours, les victimes du racisme et ceux qui luttent contre sont catalogués en cette fin du mois d'octobre méprisables par M. Barre qui déclare à Tunis que le but de toutes campagnes est de « ternir l'image » de la France et peut-être de la déstabiliser, à en croire le ministre de l'Intérieur.

A ceux qui évoquent la déstabilisation de la France, nous disons qu'il s'agit plutôt d'une déstabilisation des esprits et des cœurs, d'une politique qui vise à implanter la peur,

la suspicion, la résignation et le désespoir. Et cette politique est le fait de ce gouvernement.

Face à cela, que pouvons-nous faire ?

Il nous faut témoigner, encore témoigner, toujours témoigner des méfaits de ce racisme, en raconter « la saloperie », en rapporter l'étendue.

Nombre d'entre nous, dont beaucoup d'immigrés arabes ont été gênés par tout ce qui a suivi Copernic et d'autres se sont sentis oubliés, parfois attaqués par toutes les insinuations indécentes faites dès le samedi 4 octobre.

Pour une mémoire de l'anti-racisme

D'autres sont allés malgré tout à la synagogue et à Nation dire leur solidarité, l'absence des autres exprimait peut-être leur incompréhension, mais à coup sûr leur isolement, leur désarroi, ceux d'une communauté qui ne compte plus ses morts, ses ratonnés, ses sursauts de révolte, souvent accomplis dans la solitude et qui se sent profondément étrangère à ce pays. Même si, à cause d'un accident de l'histoire, certains de ses membres ont la nationalité française. Tellement étrangère qu'on a vu des familles des Flamants à Marseille déchirer leurs cartes d'identité française et des milliers d'immigrés de Marseille se rassembler autour de cette cité, où il y a pourtant un grand nombre de « Français musulmans » comme disent pudiquement les autorités.

Cette communauté (qui ne vote

pas encore mais qui aura dans quelques années un poids électoral certain, ne serait-ce qu'à cause des 300.000 jeunes de 16 ans, nés en France et Français par la grâce du code de la nationalité, s'est tue après Copernic.

Certains y ont vu un manque de conscience, nous, nous préférons y voir l'immense travail à accomplir, celui d'une véritable politique anti-raciste.

Si la présence de Bernard Stasi, après Copernic le mardi 7 octobre, ne peut éclaircir les attaches de l'UDF avec des milieux d'extrême-droite, et si la présence de quelques immigrés ne peut pallier l'absence de milliers d'autres, la présence de Maître Aragones, délégué régional de la LICRA sur la Cannebière. Cette manière ostensible de se mettre en tête d'une manifestation peu organisée — et ce n'est pas un mal — ne peuvent tenir lieu d'une politique anti-raciste, qui reste à réinventer.

Cela passe nécessairement et toutes vos contributions le rappellent, par une reconnaissance de la France comme une société multi-raciale, où la coexistence entre les communautés doit remplacer leur juxtaposition et la découverte mutuelle, la méfiance.

Ce débat inter-communautaire primordial ne peut se faire à partir des points de rupture, des positions extrêmes de chaque minorité. Le dialogue judéo-arabe ici en France, et qui est une des clés de cet échange à réaliser ne peut se faire sous la bannière d'Israël ni d'aucun autre Etat, quel qu'il soit d'ailleurs.

**POUR CONTRIBUER A LA
NAISSANCE DU PREMIER HEBDO
DE L'IMMIGRATION
ABONNEZ-VOUS
ABONNEZ VOS AMIS
BULLETIN D'ABONNEMENT**

NOM :
PRENOM :
ADRESSE :
.....
CODE POSTAL :
VILLE :
A l'ordre de SANS FRONTIERE, 35 rue Stephenson,
75 018 PARIS. CCP 4 20 900 F PARIS.

**PROFITEZ DE L'OFFRE EXCEPTIONNELLE
VALABLE JUSQU'AU
VENDREDI 28 NOVEMBRE.**

**ACHETEZ
SANS
FRONTIERE
DANS LE
MÊME
KIOSQUE
DIFFUSEZ
SANS
FRONTIERE**

Supplément à « Sans Frontière »

sansfrontière

35, rue Stephenson
75018 Paris. Tél. : 606 15 68.
Rédaction régionale Midi : Marseille
4 bis, Jean Trinquet. Tél. (91) 91 42 20.
Directeur de publication : Khali Hamoud.
Commission paritaire n° 61715.
CCP n° 420900 F Paris.
Diffusion : N.M.P.P.
Imprimerie Voltaire Roto, 93 Montreuil.

sansfrontière